

Mêmes imaginations dans *Consuelo*. Je vous ai déjà parlé de la première partie du roman, celle qui se passe à Venise dans les écoles de musique et dans les théâtres de chant. Qui eût cru que la charmante diva, l'élève du Porpora, fût réservée à de si étranges aventures ? Elle arrive en Bohême, au château de Rudolstadt, où on a soin de l'avertir qu'il se passe des choses peu communes. Le comte Albert de Rudolstadt est sujet à des crises nerveuses, à des léthargies : il disparaît du château et y reparaît, sans qu'on sache pourquoi ni comment. Il croit avoir été Jean Ziska. Et probablement il l'a été. Il a assisté à des événements qui se sont passés il y a trois cents ans et dont il fait des récits de témoin. Consuelo découvre la retraite d'Albert : c'est une caverne creusée dans la montagne prochaine et qui communique par un puits avec son appartement. Le château de Rudolstadt est bâti sur le même plan architectural que les châteaux d'Anne Radcliffe. Après avoir passé quelque temps dans ce milieu halluciné et hallucinant, Consuelo se remet en route, rencontre Haydn, traverse avec lui le Bœhmer Wald,

arrive à Vienne où elle est présentée à Marie-Thérèse et engagée au théâtre impérial. Cependant elle est rappelée au château de Rudolstadt, pour y recevoir le dernier soupir d'Albert qui l'épouse in extremis, non sans lui avoir tenu ce discours : « Je vais te quitter pour un peu de temps. Et puis je reviendrai sur la terre par la manifestation d'une nouvelle naissance. » Lui aussi, il a lu Pierre Leroux. Est-ce de cela qu'il est tombé malade ?

Un roman d'aventures du genre de *Gil Blas*, de la *Vie de Marianne* et de *Wilhelm Meister*, un roman historique où passent Joseph Haydn et Marie-Thérèse et le baron de Trenk, mais aussi toute l'histoire des Hussites, un conte fantastique agrémenté de digressions sur la musique et les chants populaires, et où reviennent avec une insistance d'idée fixe les divagations de la métempsychose terrestre — tel est ce récit disparate, touffu, baroque, sillonné de lueurs, semé de beautés et dont la lecture irritante vous laisse courbaturé et inquiet.

Consuelo reparaitra dans un autre roman...

A cette époque, il ne suffisait pas qu'un roman eût plusieurs volumes ; on voulait encore qu'il eût une suite, comme *Vingt ans après* faisait suite aux *Trois Mousquetaires*, et le *Vicomte de Bragelonne* faisait suite à cette suite. Nos grands-parents avaient un pouvoir de s'ennuyer qui fait honte à notre frivolité... C'est ainsi que *la Comtesse de Rudolstadt* fera suite à *Consuelo*. Entre temps, Pierre Leroux avait mis George Sand aux études sur la franc-maçonnerie : elle s'y déclarait, en 1843, plongée « comme dans un abîme de folies et d'incertitudes, » et en train d'y « barboter » avec courage. « Je suis dans la franc-maçonnerie jusqu'aux oreilles ; je ne sors pas du Kaddosh, du Rose-Croix et du Sublime Écossais. Il en est résulté un roman des plus mystérieux. » Ce roman mystérieux, c'est *la Comtesse de Rudolstadt*.

Donc Consuelo qui, par son mariage avec Albert, est devenue comtesse de Rudolstadt, continue son tour d'Europe. Elle est maintenant à Berlin, à la cour de Frédéric II. Et voici Voltaire, La Mettrie et les soupers de Sans-Souci, et Cagliostro et Saint-Germain et les

sciences occultes. Frédéric II fait jeter Consuelo en prison, sans qu'on sache du tout pourquoi, si ce n'est que, pour pouvoir s'évader, il est nécessaire d'avoir au préalable été enfermée. De mystérieux sauveteurs se sont intéressés à Consuelo et l'ont transportée dans une demeure étrange où vont commencer pour elle les étonnements, sorte de palais des Illusions. D'une pièce obscure elle se trouve soudain transportée dans une salle éblouissante de lumières. « Au fond de cette pièce, dont l'aspect et le luminaire étaient vraiment sinistres, elle distingua sept personnages enveloppés de manteaux rouges et la face couverte de masques d'un blanc livide qui les faisaient ressembler à des cadavres. Ils étaient assis derrière une longue table de marbre noir. En avant de la table et sur un gradin plus bas, un huitième spectre, vêtu de noir et masqué de blanc, était également assis. De chaque côté des murailles latérales, une vingtaine d'hommes à manteaux et à masques noirs étaient rangés dans un profond silence. Consuelo se retourna et vit derrière elle d'autres fantômes noirs. A chaque

porte, il y en avait deux debout, une large épée brillante à la main »<sup>1</sup>.

Où sommes-nous? Chez le diable ou à l'Ambigu? Non, mais dans une société secrète : les Invisibles. Consuelo passera par tous les degrés de l'initiation : elle vêtira la robe de mariée et la robe de veuve. Elle subira toute la série des épreuves, et verra défilier tout l'attirail des cercueils, draps mortuaires, spectres et simulacres de tortures... Le récit de ces cérémonies occupe à peu près tout le roman. Le but de George Sand a été de mettre en scène le mouvement de sociétés secrètes si intense au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui, dirigé à la fois contre le pouvoir monarchique et contre l'Église, a contribué à préparer la Révolution, et lui a donné tout à la fois ce caractère international et cette allure mystique, qui sans cela seraient à peu près incompréhensibles.

Telle est, de *Spiridion* à *la Comtesse de Rudolstadt*, cette série de romans fantastiques avec revenants, souterrains, cachettes,

1. *La Comtesse de Rudolstadt*.

hallucinations, apparitions. Le malheur est qu'on ne sait plus bien aujourd'hui à quelle catégorie de lecteurs ils s'adressent. Car pour ce qui est de nous autres, les grandes personnes, la moindre parcelle de vérité ferait beaucoup mieux notre affaire. Mais pour ce qui est de nos enfants, *Monte-Cristo* leur plaît bien plus que *Consuelo*, et ils préfèrent à *Spiridion* le *Petit Poucet*. Seulement, à l'époque où ils parurent, et quoique Buloz regimbât à toute cette philosophie, ces romans étaient tout à fait au goût du jour. La manie du fantastique s'était emparée de personnes graves et avait brouillé d'honnêtes cervelles. Ballanche écrivait *la Palingénésie* et Edgard Quinet *Ahasvérus*. On se mouvait à travers les âges, on parcourait l'immensité des siècles, comme si Wells eût déjà inventé sa *Machine à explorer le temps*. Dans un pays d'esprit net, d'intelligence positive, comme le nôtre, cela surprend. C'était le résultat d'infiltrations venues de l'étranger. Nul doute qu'il n'y eût alors quelque chose de malade dans l'âme de chez nous.

Et il y avait quelque chose de pourri dans le royaume de France. On le vit bien à cette fièvre de doctrines socialistes qui fit explosion aux environs de l'année 1840. Que préférez-vous ? Le *Phalanstère* de Fourier, la *Phalange* de Considérant ou *l'Icarie* de Cabet, dont le fameux *Voyage* paraît cette année-là même ? A quelque sauce que ce soit, vous serez mangés, et mangés par l'État. L'État loge, habille, règle, tyrannise. C'est l'État patron, l'État fournisseur, l'État nourrisseur, un rêve de félicité ! Buonarrotti, ancien complice de Babeuf, prêche le communisme. Louis Blanc publie son *Organisation du travail*, où il fait appel à la révolution politique, avant-goût de la révolution sociale. Proudhon publie son *Mémoire sur la propriété*, où se trouve la phrase fameuse : « la propriété c'est le vol ». Il s'y déclare anarchiste, et le fait est que l'anarchie est déjà partout. Un mal nouveau vient d'apparaître soudain, et, par une ironie cruelle, il est la conséquence logique de ce développement industriel dont le siècle est si fier : toute cette richesse

a eu pour résultat de créer une forme nouvelle de la misère, plus âpre que l'ancienne, envieuse, jalouse, qui met au cœur un ferment de haine et une ardeur de destruction.

C'est encore Pierre Leroux qui amena George Sand au socialisme. Aussi bien, elle y allait d'elle-même. Depuis longtemps, elle avait élevé dans son cœur un autel à cette entité, le Peuple, qu'elle paraît de toutes les vertus.

Au peuple appartient l'avenir, tout l'avenir, et d'abord celui de la littérature.

La poésie est un peu fatiguée. Pour la rajeunir, comptons sur les poètes prolétaires ! Justement il venait d'en surgir un. Charles Poncey, de Toulon, ouvrier maçon, publie en 1842 un volume de vers : *Marines*. George Sand l'adopte : il est la démonstration de sa théorie, l'exemple qui illustre son rêve. Elle le félicite, elle l'encourage. Elle lui déclare sans barguigner : « Vous êtes un grand poète. » Elle l'annonce à ses amis : « Avez-vous lu Baruch ? Avez-vous lu Poncey, poète maçon de vingt ans ? » Elle leur signale le livre de Poncey, elle en souligne les beautés, elle demande un

peu de réclame. A titre d'ami de George Sand, je me suis procuré les *Marines* de Charles Poncy et je suis allé aux endroits signalés à mon admiration. C'est d'abord la *Méditation sur les toits*. Le poète est retenu sur les toits par quelque ouvrage de maçonnerie. Il médite :

Le travail me retient bien tard sur ces toitures...

Et il songe à ce qu'on trouverait si, comme l'Asmodée du *Diable boiteux*, on enlevait ces toits pour apercevoir ce qui se passe dans les appartements. Hélas ! ce n'est pas partout la concorde de l'âge d'or.

Que de fois contemplant cet amas de maisons  
Qu'étreignent nos remparts couronnés de gazons  
Et ces faubourgs naissants que la ville trop pleine  
Pour ses enfants nouveaux élève dans la plaine,  
Immobiles troupeaux où notre clocher gris  
Semble un pâtre au milieu de ses blanches brebis,  
J'ai pensé que, malgré notre angoisse et nos peines,  
Sous ces toits paternels il existait des haines,  
Et que des murs plus forts que ces murs mitoyens  
Séparent ici-bas les cœurs des citoyens.

Donc, appel à la concorde. Frères, rallions-nous, etc.

L'intention est bonne et surtout, pour aller avec *citoyens*, il me paraît que *murs mitoyens* est une rime riche, imprévue et tout à fait digne d'un homme de la partie.

Autre pièce très admirée de George Sand : *le Forçat*.

Regardez le forçat sur la poutre équarrie  
Poser son sein hâlé que le remords carie...

En vérité, quand Banville se vantera d'inventer la rime calembour, il ne sera qu'un plagiaire de Charles Poncy !

Autre pièce : *l'Hiver* (Aux Riches). Le poète constate avec chagrin que l'hiver

... qui remplit les salons, les théâtres,  
Remplit aussi la Morgue et les amphithéâtres.

Il craint que le peuple ne vienne à se fâcher ;  
c'est pourquoi il donne aux heureux du monde  
ce conseil :

Riches, à vos plaisirs faites participer  
L'homme que les malheurs s'acharnent à frapper.  
Oh ! faites travailler le père de famille,  
Pour qu'il puisse abriter la pudeur de sa fille,

Pour qu'aux petits enfants maigris par les douleurs  
 Il rapporte, le soir, du pain et non des pleurs,  
 Afin que son épouse, au désespoir en proie,  
 Se ranime à sa vue et l'embrasse avec joie,  
 Afin qu'à l'Éternel, à l'heure de sa mort,  
 Vous n'offriez pas un cœur carié de remords.

Si l'expression laisse à désirer, le mouvement ne manque certes pas d'éloquence. Mais est-ce qu'il ne vous souvient pas d'avoir déjà lu ailleurs quelque chose dans ce genre-là ? Un autre poète, quoiqu'il ne fût pas maçon, avait déjà posé la question aux riches :

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,  
 Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde...  
 Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,  
 Ce père sans travail que la famine assiège ?

Il leur conseillait de pratiquer l'aumône, sœur de la prière. Donnez, leur disait-il,

Donnez afin qu'un jour, à votre heure dernière,  
 Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
 D'un mendiant puissant au ciel.

Certes, on ne demandait pas à Poncey d'être Victor Hugo ; mais puisque nous avons les vers de Victor Hugo, quelle utilité qu'ils fussent

refaits par Poncey ? Pour ma part, si je vous ai rappelé quelques-uns des beaux vers des *Feuilles d'automne*, c'est que j'éprouvais un impérieux besoin de nous débarbouiller de toutes ces platitudes.

Poncey n'était pas alors le seul poète ouvrier. Les autres corps de métier donnaient aussi. La première pièce de *Marines* est adressée à Durand, poète menuisier, qui se déclare

Enfant de la forêt qui ceint Fontainebleau.

Celui-là manie la varlope et la lyre, comme Poncey accorde la lyre et la truëlle.

Mais la poésie ouvrière ménage à ses admirateurs bien des déceptions. Vainement George Sand conseille à Poncey de traiter en vers des choses de son état. « Ne mettez donc pas l'habit de tout le monde, mais paraissez dans la littérature avec ce plâtre aux mains qui vous distingue et qui nous intéresse. » Fier de son succès auprès des dames de Paris, Poncey brûlait de se laver les mains, de passer un habit et d'aller dans le monde. Vainement George Sand adjure Poncey d'être le poète de l'uma-

nité, et lui expose le dogme de l'impersonnalité en fort beaux termes dont plus d'un poète bourgeois pourrait faire son profit. « Un individu qui se pose en poète, en artiste pur, en Olympio, comme la plupart de nos grands hommes bourgeois et aristocrates, nous fatigue bien vite de sa personnalité... Les hommes ne s'intéressent à un homme qu'autant que cet homme s'intéresse à l'humanité. » Mais quoi ! Poncy grillait de traiter des sujets plus gais et — Peuple, voile ta face ! — légèrement libertins. Sa « mère » en littérature l'en gourmande. « Vous adressez à *Juana l'Espagnole* et à diverses autres beautés fantastiques des vers que je n'approuve pas. Êtes-vous un poète bourgeois ou un poète prolétaire ? Si vous êtes le premier des deux, vous pouvez chanter toutes les voluptés et toutes les sirènes de l'univers, sans en avoir jamais connu une seule. Vous pouvez souper, en vers, avec les plus délicieuses houris, ou avec les plus grandes gourmandines, sans quitter le coin de votre feu et sans voir d'autres beautés que le nez de votre portier. Ces messieurs font ainsi et n'en

riment que mieux. Mais si vous êtes un enfant du peuple et le poète du peuple, vous ne devez pas quitter le chaste sein de Désirée pour courir après des bayadères et chanter leurs bras voluptueux<sup>1</sup> ». Espérons que Poncy est rentré dans le chaste sein de Désirée ! Et pourquoi ne lirait-il pas à la jeune femme les ouvrages de Pierre Leroux ? Il faut un peu de gaieté dans la vie... Nous n'avons dans la *Correspondance* imprimée de George Sand que quelques lettres adressées à Charles Poncy. Elles sont de haut goût. Mais il existe une correspondance volumineuse que M. Rocheblave s'occupe de publier. Ce sera un régal. La vérité qu'elle achèvera, sans doute, de mettre en pleine lumière, c'est qu'il y avait chez l'illustre romancière un fond d'immense candeur.

Je ne crois pas que l'œuvre des poètes ouvriers ait beaucoup enrichi la poésie française. Par bonheur, la sympathie de George Sand pour le peuple s'est traduite d'une autre

1. Voir dans la *Correspondance* les lettres adressées à Ch. Poncy.

manière, et qui est cette fois singulièrement intéressante. Elle consiste non plus à faire écrire des livres par les gens du peuple, mais à mettre les gens du peuple dans les livres. C'est le projet que George Sand annonce dans la préface du *Compagnon du Tour de France* : « Il y aurait toute une littérature nouvelle à créer avec les véritables mœurs populaires si peu connues des autres classes. » Le *Compagnon du Tour de France* est le premier essai de cette littérature populaire.

George Sand s'était « documentée », comme on dira plus tard, documentée comme Zola ou comme Alphonse Daudet, dans un petit livre qui l'avait beaucoup frappée. Ce livre, intitulé le *Livre du compagnonnage*, avait pour auteur Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, compagnon menuisier.

Agricol Perdiguier nous apprend que les Compagnons se divisent en trois grandes catégories qui sont les Gavots, les Dévorants et les Drilles, ou si vous préférez, les Enfants de Salomon, les Enfants de maître Jacques et les Enfants du père Soubise. — Il nous renseigne

sur les rites du compagnonnage. Si deux compagnons se rencontrent, ils se topent. « Tope. — Tope. — Quelle vocation ? — Charpentier, et vous le pays ? — Tailleur de pierres. » Et on va boire un verre. Si un compagnon estimé quitte une ville, on lui fait une « conduite en règle ». Si au contraire, il a démérité, on lui fait une « conduite de Grenoble ». Chaque compagnon a son surnom. On s'appelle *la Prudence de Draguignan* ou *la Fleur de Bagnolet*, ou *la Liberté de Châteauneuf*. Le malheur est qu'entre différentes sociétés ou *Devoirs*, au lieu de l'union qui devrait régner, ce sont des rivalités, des luttes, rixes et coups, dégénérant souvent en bagarres sanglantes. Justement Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, a entrepris de prêcher aux différents *Devoirs* la paix et la tolérance. Il fit un premier voyage en France à cet effet. Il en fit un second... aux frais de George Sand. Une nouvelle édition de son livre contient les lettres de sympathie à lui adressées par quelques-uns de ceux qui approuvaient sa campagne : Nantais-Prêt-à-bien-faire, Bourgui-



gnon-la-Félicité, Décidé-le-Briard. — Curieux chapitre de l'histoire des syndicats au XIX<sup>e</sup> siècle! Agricol Perdiguier a pu voir poindre à l'horizon la Confédération du Travail.

Dans le *Compagnon du Tour de France*, Pierre Huguenin, menuisier, se promène à travers tout ce monde du compagnonnage et nous fait assister aux concours, rivalités, batailles, etc. Cependant il a été appelé au château de Villepreux pour y travailler de son état. La noble Yseult s'éprend du menuisier beau parleur et le supplie tout de go qu'il consente à faire son bonheur en l'épousant. — Dans le *Meunier d'Angibault*, c'est d'un ouvrier serrurier, Henri Lémor, que s'éprend Marcelle de Blanchemont. Née dans l'opulence, elle se désolait de n'être pas fille et mère d'ouvrier. Mais étant venue à perdre sa fortune, elle se réjouit. Enfin nous avons fait faillite! Le personnage le plus en relief du roman, c'est le meunier, le farinier Grand Louis, toujours gai et content, le rire aux lèvres, des chansons plein le gosier, et des conseils à l'adresse de tout le monde. — Dans le *Péché de M. An-*

*toine*, le rôle du Grand Louis est tenu par Jean le charpentier. Ici tout le monde est communiste, sauf pourtant l'usinier Cardonnet, signalé de ce chef au dernier des mépris. Son fils Émile épouse la fille de M. Antoine, Gilberte, à qui un vieux fou, le marquis de Boisguilbault lègue toute sa fortune, à condition que les jeunes époux fonderont une colonie agricole où règnera le plus parfait communisme. — Et ces romans tout pleins de dissertations et de déclamations sur le malheur d'être riche et l'influence corruptrice de la fortune, seraient intolérables, si le moulin d'Angibault n'était dans la Vallée noire et le château délabré de M. Antoine, sur les bords de la Creuse.

Donc ce sont là de mauvais romans, et on perdrait sa peine à les défendre. Toutefois, sont-ils négligeables dans la suite de l'œuvre de George Sand ou dans l'histoire du roman français? Je ne le pense pas. Ils ont rendu à George Sand le service de l'aider à sortir d'elle-même, et de détourner son attention sur d'autres misères que la sienne, sur des misères plus générales et partant plus dignes

d'intérêt. Dans l'histoire du roman ils ont cette importance capitale que, les premiers, ils mettent en scène tout un personnel dont jusqu'alors on ne soufflait pas mot. Avant Eugène Sue comme avant Victor Hugo, George Sand a mis en scène le maçon, le charpentier, le menuisier : nous assistons vraiment à l'entrée du peuple dans la littérature. C'est une date.

Quant à leur influence sociale, on veut qu'elle ait été à peu près nulle; on sourit volontiers de ce socialisme naïf — très enfantin ou très féminin — qui consiste à faire épouser les ferblantiers par des marquises et les duchesses par des zingueurs, histoire de réaliser le mariage des classes. Ne prenons pas si légèrement notre parti de la prédication socialiste par la littérature, et ne nous hâtons pas de la déclarer inoffensive! Elle est au contraire un puissant moyen de diffusion pour des doctrines qu'elle revêt des couleurs de l'imagination et auxquelles elle intéresse la sensibilité. George Sand a propagé le rêve humanitaire parmi une catégorie de lecteurs et de lectrices qui peut-être sans elle eût résisté aux séductions de

l'utopie, comme Lamartine par ses *Girondins* a réconcilié les classes bourgeoises avec l'idée de révolution. Dans les deux cas l'effet a été le même, et c'est précisément celui qu'on peut attendre de la littérature en ces sortes d'affaires. Son rôle consiste ici essentiellement à « créer un snobisme ». Et ce genre de snobisme créé par la littérature au profit de tous les éléments de destruction sociale n'a pas cessé de sévir aujourd'hui. Nous voyons — aujourd'hui comme alors — ceux-là même sourire naïvement aux doctrines de révolte et d'anarchie qui devraient, je ne dis pas seulement les répudier par intérêt bien entendu, mais les repousser par devoir et par conscience, de toutes les forces de leur bon sens et de leur honnêteté.

Au surplus les faits ne laissent guère de place à la discussion. Nous sommes en 1846. Le temps approche où George Sand pourra de sa fenêtre regarder dans la rue ses romans qui passent et jeter à l'émeute les bulletins qu'elle rédige en son honneur.